

Le Québec, la langue pis sa contre-culture

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 6, numéro 3, décembre 1973

La littérature dans la culture d'aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, V.-L. (1973). Le Québec, la langue pis sa contre-culture. *Études littéraires*, 6(3), 363–368. <https://doi.org/10.7202/500296ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LE QUÉBEC, SA LANGUE PIS SA CONTRE-CULTURE

victor-lévy beaulieu

Là, moi j'me demande une chose : ça vaut-y la peine de r'venir dessus la notion même d'la contre-culture pour m'ouvrir dans mon propos pis l'faire déboucher quéque part ? Que c'est ça, la contre-culture ? Que c'est qu'ça mange en hiver, la contre-culture ? Que c'est qu'c'est les attributs de c'te bibitte-là ? Un M'sieu ben av'nant, le Sieur Roszak, y a trouvé toute ça et pis y en a parlé ben souvent, si tant souvent qu'y est dev'nu quasiment une bible, même pour un aut'grand M'sieu, le Sieur Edgar Morin qui a donné l'bon yieu sans confession au Sieur Roszak qui a décrit la contre-culture de c'te façon ben correcte.

La contre-culture, qu'a dit M'sieu Roszak, c'est comme qui dirait une totalité culturelle, avec son style de vie, ses sacrements (la droille, le sexuel, le festival rock et pis pop), ses media (la presse libre, la radio et pis le cinéma), sa littérature. Ce à quoi M'sieu Morin ajoute de belle pis bonne façon qu'la contre-culture a itou ses fond'ments zontologiques et pis ses embryonnements de structure sociale, c'que M'sieu Morin appelle les réseaux de solidarité et pis les cellules communales. M'sieu Morin ajoute encore deux ou trois p'tites choses maudit'ment importantes. Y dit, par exemple, qu'la contre-culture a sa base de classe avec la jeunesse et pis une fraction de l'intelligence éduquée, et itou une base économique parce qu'on sait qu'dans les communes, c'est l'artisanat qu'on r'découvre, les vieilles méthodes des ancêtres, etc. Enfin, toute ça, c'est ben connu et pis, parce que c'est dans l'ben connu, on peut s'en licher les badingoinces et passer à aut'chose.

La contre-culture, ç'a d'abord été une bibitte américaine. C'est cibolement significatif. Pendant quéques minutes, là, j'vas m'chiffonner la comprenure pour tirer toute ça dans l'clair à plein. Pourquoi c'est faire qu'la contre-culture ça d'abord été américain ? Y a ben des raisons à ça j'imaginationne, mais y en

a une surtout qui m'saute dans face : c'est qu'les Américains y savent qu'y sont américains. R'marquez qu'nous autres du Québec, on l'sait itou qui sont américains, par rapport à toutes sortes de choses que j'dirai plusse avant dans ma communication.

Pour le moment, j'reste chez les Américains. La contre-culture est apparue aux U.S.A. sur la fin du jour, comme le Bonhomme Sept-Heures. La contre-culture est apparue aux U.S.A. quand y avait pus d'espace pour qu'le monde soye encore du monde — mais en seul'ment des bêtes productrices dans c'te grand zoo climatisé, programmé pis désâmé. C'tait normal que ça arrive : en 1960, y a pus d'nouvelles frontières à défoncer, l'espace physique du pays y est toute occupé, y a pus d'Ouest américain, autrement dit, j'parle pour parler, y a pus d'rêves, la mythologie a sacré l'camp en même temps qu'les Thoreau, Melville, Whitman pis Twain. En 1960, les U.S.A. sont une cage d'industrie, rien qu'ça. Dans les univarsités, c'pas des hommes qu'on forme, mais des manières d'esclaves pour la bonne raison qu'on sait qu'l'école, c'est la caution d'l'État, c'est par l'École qu'l'État encadre son monde. Pour me forcer dans mon imag'rie, j'dirais même qu'les étudiants m'ont toujours paru être des sortes de boîtes de conserves entreposées dessus les tablettes de l'univarsité en attendant d'être distribuées dans Société oùsqu'y sont mangées tout rond et pis contentes à part de ça d'être mangées. C'qui fait que ça produit une société de c'te genre 'citte : tu travaillones 40 heures par semaine pour gagner des bidous qui vont t'parmett'e d'oublier qu'tu travaillones. Tu travaillones 40 heures par semaine pour pouvoir t'ach'ter un bungalow, un char toute chromé, une p'tite femme pis toute le bataclan. Ça fait qu'y reste pus d'homme en toi, seul'ment une p'tite bibitte qui mange ses chips pis qui boit son coke en r'gardant la tivi pis en attendant d'mourir d'un cancer ou bedon d'une crise du cœur. Comme c'tes p'tits poulets bar-b-q engraisés aux hormones pis qu'on tue avant qu'y tombent d'eux-mêmes dans leu mort raide.

C'est là qu'arrive c'quon a appellé la contre-culture. Parce qu'un m'ment d'né des p'tits groupes de monde ont pu voulu marquer l'pas. Y ont voulu déconcrisser la programmation d'la machine-État. Y ont compris qu'y avait pu d'rêves, seul'ment la mort à la p'tite semaine. C'te p'tit groupe de monde, y s'sont

donc r'tourné d'bord, y s'sont dit que c'qu'y étaient d'abord, c'des hommes, et pis qu'y avaient qu'une chose à faire dessus la terre, même américaine, c'tait d'essayer d'le redev'nir. D'le redev'nir. En faisant péter toutes les barrières. En trouvant par eux-mêmes c'que la société pouvait pas leu donner : un projet. Se changer dans son homme, global'ment, total'ment, c'tait un peu, pas mal, beaucoup l'projet.

J'm'excuse de faire dans la longueur mais ça m'paraissait dans l'important de dire toute ça avant d'en arriver à ma question : la contre-culture, c'est-y possible dans Québec ? La contre-culture, c'est-y don possible dans Québec ?

Pour répondre à ça, faut d'abord préciser quéques p'tites choses. Aux U.S.A., la contre-culture, ça été rendu possible parce qu'y avait une sursaturation d'la culture, d'la culture américaine ben sûr, celle qui a les deux pieds dans la même bottine de l'industrie. Car, là-bas, même la culture c't'une affaire d'industrie. J'dirais même, pour êt'e fidèle à ma réputation de simplificateur, qu'aux U.S.A., la culture = industrie et pis qu'la culture = consommation. Et l'égale si tant qu'le sens même d'la vie s'en trouve toute débriscaillé. On est entré dans l'monde insensible. Grâce à c'te p'tite phrase, j'me ramène par le chignon d'la crigne au Québec et pis je r'posons ma question : la contre-culture, c'est-y l'yiabe possible dans Québec ? J'dis tu suite que non, et j'vas essayer d'expliquer pourquoi en posant comme postulat qu'le Québec, par définition même, pis global'ment, est contre-culturel. Y peut pas y avoir de contre-culture dans Québec parce que toutes nous autres qui y vivons, on est contre-culturel. Ça vaudrait p'têt'e la peine que j'm'explicationne un brin dessus ça.

Si je r'garde d'un p'tit peu près c'qui s'est faite dans Québec au point d'vue contre-culturel officiel, j'remarque tu suite une première chose. C'est qu'not'e contre-culture est, sauf mon respèque à M'Sieu Memmi, mimétique. Une analyse même superficielle du mouvement Mainmise est significative en yiabe à cet égard : reproduisant en grande partie, après les avoir traduits et parfois adaptés, les principaux textes publiés aux U.S.A., les gens du mouvement Mainmise me paraissent avoir été incapables de québéquiser la chose, autrement dit d'intégrer toute le phénomène contre-culturel américain, d'lui donner une évolution pis un sens qui nous auraient véritablement

concernés. Beaucoup plusse qu'un phénomène, Mainmise reste toujours un épiphénomène qui dépend presque totalement des U.S.A. Une manière de colonialisme à rebours. Ça pouvait-y êt'e dans l'autrement ? Ça pouvait-y êt'e dans l'autrement dans une société où, culturellement parlant, y a pas d'saturation, à quéqu'niveau qu'ça soye ?

Mais j'tiens à préciser qu'c't'une chose qu'le mouvement Mainmise a final'ment compris : d'abord internationaliste comme M'Sieu Trudeau, y est lent'ment dev'nu nationaliste, dans l'sens large du mot, et parc'qu'y pouvait pas pas l'dev'nir. On verra betôt pourquoi.

Toute ça, ça m'amène à préciser un point d'mon discours. J'disais tantôt qu'le Québec, par définition même, pis global'ment, est foncièrement contre-culturel. Parce qu'on a la chance énorme de pas savoir encore c'qu'on est par rapport qu'le mot québécois est d'invention récente, eh ben ! not'e espace intérieur y a pas d'frontières. Quand qu'on était Canadiens français, jusque dans les débuts des années soixante, on était toutes branchés dessus la France, par un mimétisme pour ainsi dire naturel et pis, parfois, niaiseux à mort. Par exemple, nos écrivains, y faisaient d'la littérature sous-française, goupillonnés par les grands tarlats zacadémiques du bon parler français, du genre du p'tit juge Philippe Farland, ci-devant président d'l'Institut d'la bonne diction française dont l'slogan est : « Ben perler, c'est s'respecter ! » Mais c'te p'tit juge kétaine, comme toutes les grosses légumes bedonnantes de son espèce, oublie une chose : au Québec, les usines parlent anglais, le gouvernement par sa haute finance parle anglais, la p'tite finance pis toute le reste d'la maudite chibagne, eh ben ! y spike ouathe à plein ! C'pas pour rien si les véritables créateurs québécois s'sont mis à parler un aut'e langage, c'te français québécois qui coïncide avec notre invention comme hommes originaux dans une société qu'nous voulons originale, à notre imag'rie et pis à notre ressemblance. Dans c'te perspective, le français québécois est ostiquement contre-culturel, c't'évident. Le français québécois, y s'inscrit en faux de contre la corruption politique, de contre la crass'rie écœurante d'un système menteur, de contre la putass'rie des p'tits juges, de contre le banditisme des p'tits politiciens et pis de toutes les aut'es restants d'poubelles qui sont pourris

jusqu'aux moelles et à qui y reste pus qu'à ben « perler » pour s'protéger dans leu infâmante dépravation.

Contre-culturel, le français québécois l'est don parc'qu'y s'dresse intuitivement de contre une société inféodisée qui a failli pard'e toute son génie pour un minable plat de lentilles d'abord français, pis américain, et pis, ben sûr de seconde main. J'irai même plusse loin et pis j'vas affirmer qu'le Québec, dont je maintiens toujours qu'y est par définition même contre-culturel, est pour ainsi dire une commune des U.S.A. Car si on sait pas c'qu'on est, on est au moins certains de trois p'tites choses : ça nous écœure de seul'ment penser qu'on pourrait être Américains, comme ça nous fatigue de penser qu'on pourrait nous croire Français et pis comme ça nous déprimerait à mort d'être Canadiens anglais, c'est-à-dire des vieilles mitaines aseptisées, inodores, incolores pis sans saveur. C'est dedans ça d'ailleurs qu'on s'débat comme des yiabes dans l'eau bénite depuis les années soixante. Ben sûr, ç'a produit un maudit bon paquet de ratés, de tatonnages et pis de fling flang verbal. Mais peu importe. On progresse. L'expérience de Mainmise, qui est une p'tite chose dans l'reste, nous l'a montré en s'dégageant un peu du bag-gag américain et pis en tentant d'esquisser, avec maladresse souvent, un projet québécois.

Mine de rien, j'viens d'lancer l'grand mot : un projet québécois. Pis, parce que j'veux aller dans l'boutte de mon histoire, j'ajout'rai même que l'Parti québécois véhicule des valeurs contre-culturelles, tout autant que le théâtre de Michel Tremblay pis de Jean-Claude Germain, toute autant que les chansons de Robert Charlebois, toute autant qu'la jeune littérature qui a faite péter le vieil académisme pépère et français dans lequel on était englué jusqu'aux oreilles comme des condingues. Le projet québécois, y est contre-culturel parce qu'y est contre les idées reçues, les idées politiques comme les autres. Pour une raison ben simple et qui nous est essentielle en pas pour rire : dépouillés de not'e vieille peau canadienne-française, on est maint'nant capab'es d'assumer le faite qu'on est Québécois. Pis d'l'assumer contre tout pis contre tous s'y faut parce qu'on a pas l'choix : y a qu'les fleurs d'la rhétorique, du style du p'tit juge Farland, qui peuvent pousser sus l'vieux fumier desséché et canadien-français, c'est-à-dire toute à la fois américain, anglais pis français, et moins qu'américain,

qu'anglais pis français: Canadien d'expression française comme qui disait dans l'temps!

Mais c'te temps-là, y est révolu. C'te temps d'la culture des autres est révolu. C'te temps d'la culture américaine bâtie dessus la piastra est révolu. C'te temps d'la culture française, maint'nant bloquée dans son imaginaire, tournant en rond pis se rap'tissant dans la niaiserie d'la seule expérimentation verbale alors qu'le mot, si beau soit-il, ne dit pus rien, sinon sa propre mort, c'te temps-là d'la culture française est révolu. Pour c'qui est du temps d'la culture canadienne-anglaise, pas besoin d'en parler: y existe pas.

Pis c'est là justement le défi du Québec, son enjeu même, le sens de sa contre-culture dont on peut, si on a pas les oreilles trop grandes pour s'cacher la vision, constater les premières réalisations, dont on a la chance de voir les commenc'ments: prouver par nous autres mêmes que l'homme nouveau est possible, montrer qu'y a pas d'petits peuples, en un mot comme en cent: être enfin, total'ment, infiniment, contre-culturement pis glorieusement QUÉBÉCOIS.